

# PRÉCARITÉ ET SOLITUDE

*Francis Ancibure,  
psychanalyste à Saint Jean de Luz*

« À toi Abder,  
pour l'éveil de nos rêves dans la vie. »

Paradoxe connu de tous : nous n'avons jamais bénéficié d'autant de facilités pour communiquer, nous rassembler, nous rencontrer, et pourtant plus d'un est hanté par le sentiment de solitude. Pour Lacan, il faut voir ce paradoxe sous un autre angle : « Celui qui parle n'a à faire qu'avec la solitude<sup>64</sup> ». Formule surprenante, quand nous avons plutôt l'idée que la parole réunit, assemble, fait contact, lien, mais aussi masse. Nous le disons : « Il faut parler » ; nouvel impératif. Pourtant, Lacan le fait remarquer, quand dans un couple on dit « il faut qu'on se parle ! », cette phrase est annonciatrice de problèmes à venir ! C'est dire que la psychanalyse n'est pas une idéologie de la communication, pas plus que de l'empathie, car, pour Lacan, la parole mène droit à la solitude — plus prestement que l'aimant attire la limaille de fer.

Je prends le terme de *précarité* dans le sens qui oriente ces journées, sans le réduire à la pauvreté — c'est un état en lien avec notre temps. Le lien social est lui-même précaire. Avec la mort en embuscade, le statut même de l'être humain est précaire — les astrophysiciens nous disent que notre planète est précaire, mais peut-être qu'avant les 4 milliards d'années qui nous restent, serons-nous atomisés (Lacan) ? Prise dans ce sens, la précarité confronte à l'isolement, voire à la solitude, et bien souvent, le premier protège de la seconde<sup>65</sup>. Du coup, dire que l'isolement est une protection contre la solitude, demande de distinguer ces termes qui sont donnés pour synonymes.

*L'isolement* peut prendre pied au milieu de la compagnie des autres, tout le monde le sait. C'est ce que signifie la remarque d'une patiente au milieu de l'euphorie collective de ces fêtes qui charrient un million de joyeux drilles sur la côte basque : « Je m'ennuie, car je ne me retrouve pas » — la *surprésence* des autres, qui la rend absente à elle-même, l'isole. Entouré de toutes parts, ou seul, le sujet constate une distance avec l'autre, voire son rejet. Sans doute, la solitude féminine est le parangon de l'isolement, puisqu'il est double du fait *d'être*, et que rien dans le monde ne dit ce qu'est une femme. L'isolement ordinaire au milieu des autres, Albert Cohen nous en donne une description tragi-comique dans la scène du cocktail où se retrouvent des fonctionnaires : « Nul invité ne parlait jamais à Finkelstein, zéro social qui ne pouvait être utile à personne et, plus grave encore, qui ne pouvait nuire à personne. Ignoré de tous et dépourvu de congénères, le pauvre lépreux faisait le pressé pour se donner une contenance, sa participation au cocktail consistant à [traverser] en hâte l'immense salon. Il camouflait son isolement en feignant d'avoir à rejoindre une connaissance qui l'attendait à l'autre extrémité. Son manège ne trompait personne ; [il] se dirigeait vers le buffet où l'attendait un sandwich consolateur, son seul contact social ; il attendait un miracle, une conversation avec un frère humain. »<sup>66</sup>

On a là une double exclusion : un sujet rejeté par les autres, et qui rejette ces autres à l'aide d'un objet (le sandwich). Le sujet contemporain est « un dépossédé du lien social » du fait des objets accumulés<sup>67</sup>.

À l'extrême, il y a Daesh, en Syrie, qui rejette l'autre jusqu'à l'annihiler dans le réel.

À l'inverse, *la solitude* n'est pas rejet de l'autre — simplement, elle s'en sépare ; elle est une frontière entre le sujet et l'autre, sans pour autant l'exclure. Tandis que l'isolement est un isolat — mur infranchissable. Comment se séparer de l'Autre ? La séparation intervient, quand on se soustrait aux sollicitations de l'Autre ; du coup, nous sommes confrontés à la solitude. On le constate dans le propos tenu par cet homme : « Quand je pense, je m'ennuie, alors je bois ». Penser le confronte à une solitude dont surgit l'ennui d'être seul avec lui-même ; alors, il rejette cet Autre lui-même grâce à un objet de jouissance.

Se soustraire aux sollicitations de l'Autre va à contre-courant dans un monde, qui, sans cesse, nous sollicite grâce aux *lathouses*, ces objets produits par le capitalisme. Ce que l'on appelle *objets de consommation* nous isole de l'Autre, dans la mesure où nos partenaires sont toujours plus des machines — pour certains, ces machines tiennent lieu d'Autre. Nous sommes loin des objets *producteurs de bonheur* dont Lamartine, dans son poème *L'isolement*, dresse la liste : vallons, chaumières, fleuves, rochers, forêts, et même des solitudes — objets qui régulent notre rapport au Monde car ils nous connectent à nous-mêmes.

<sup>64</sup>Lacan J., *Encore*, Séminaire XX, p 109.

<sup>65</sup>La Sagna P., *De l'isolement à la solitude*, La cause freudienne, n° 66, 2007.

<sup>66</sup>Cohen A., *Belle du seigneur*, Gallimard, 1968, chapitre 26, page 238 – 9, (version de la Pléiade, page 274 - 5)

<sup>67</sup>Soler C., « L'angoisse du prolétaire généralisé » Cours *Déclinaisons de l'angoisse*, janvier 2001.

Aussi, les excitations engendrées par les objets conduisent à l'isolement, et nous gardent de la solitude — en cela, la solitude est l'envers de l'isolement. Si nous nous éloignons des objets, survient alors le sentiment de solitude, car nous sommes séparés de l'Autre.

Et lorsque nous sommes en compagnie des autres, il faut parler, mais parler selon un ordre convenu, policé, en portant sur le visage ce sourire peint sur les lèvres qu'évoque Albert Cohen (Léon Bloy, parle, lui, d'un sourire à ressort). Or, la parole apparaît superflue à l'état de solitude — c'est le cas après le rapport sexuel où chacun est seul avec sa jouissance. C'est ce qu'exprimait cette femme qui vouait une rage vinaigrée à son mari, parce que, pour qu'il la comprenne (et encore, que sa moitié), elle devait s'adresser à lui : « Je voudrais qu'il me comprenne sans avoir à lui parler. » Pour cette femme, la rencontre avec la solitude était si désespérante qu'elle prit des somnifères avant de placer sa tête dans un sac plastique.

La solitude, c'est la confrontation avec le fait qu'il n'existe pas d'instance qui répond, c'est-à-dire que *l'Autre n'existe pas* — Ça ne pousse pas toujours à l'enthousiasme ! La relation analytique donne sur cet aperçu, puisqu'il s'agit d'y appréhender ce qui ne peut se dire.

Être seul, la capacité d'être seul, revient à se « dégager de sa propre parole, pour rentrer en compagnie de ce qui ne parle pas ». Bien que contradictoire, ça a des effets ; ça rejoint cette pensée de Blaise Pascal (1670) selon lequel « la seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement... c'est la plus grande de nos misères, car cela nous empêche de songer à nous et nous fait perdre insensiblement ». Nous, nous traduirions le divertissement en termes de jouissance. J'emprunte à un roman d'Elia Kazan, *L'arrangement*<sup>68</sup>, pour développer. Eddie, le héros, comprend que les multiples sollicitations de son entourage personnel et professionnel masquent un isolement complet. Tout cela l'insupporte tant, qu'il exprime un rejet radical dans le réel de ces autres, pour, par la suite, accéder à sa solitude. Dans *L'arrangement*, Eddie décide de ne plus contenir ses pensées, de tout dire. Si on y réfléchit, dans l'existence, il existe peu d'occasions où il est possible de dire nos pensées, — la situation analytique en est une. Lui, Eddie, prend prétexte d'un accident de voiture qu'il a subi, alors que son entourage est persuadé qu'il est devenu *gaga* : « Au lieu de réfléchir avec soin à ce que je disais. Je me permis de dire exactement ce que je pensais. Je découvris que je pouvais insulter n'importe qui. Tout le monde était avec moi d'une patience ahurissante. Je disais à un visiteur que je n'avais pas envie de le voir. Il souriait et s'en allait. Mon « cerveau touché » me permettait d'exprimer exactement ce que je pensais sur tout, mes désirs, mes dégoûts, mes volontés. » Et voilà qu'à force de dire ce qui lui passe par la tête, il constate — non sans angoisse — qu'il se sépare de sa parole, et de ses pensées : « Je fis une découverte dramatique : depuis des années, je m'étais tellement habitué à surveiller mes paroles (que) je ne savais plus ce que je croyais mais uniquement ce qu'il était bienséant de penser ou utile à dire ».

Donc, trois temps :

1 – Eddie comprime ses pensées, ça lui permet d'être au milieu des autres mais dans un malaise permanent (« Je n'aime pas ma vie [ni] ce que j'en fais. Je n'aime pas ce que je suis... ma façon de vivre... mon foyer ; j'ai l'impression d'être dans un piège »).

2 – il se déballonne et dit tout, ça provoque un double isolement : il rejette les autres, lesquels l'excluent à leur tour.

3 – il parle de moins en moins, reste mutique, parfois. Il rencontre sa solitude, passe par toute une série de changements, d'affrontements, de glissements, de souffrances, de déchirements, et puis, un jour, il conclut : « Ce fut vers ce moment là que je commençais à avoir de l'amitié pour moi-même, pour la première fois de ma vie. Je pouvais contempler maintenant mon passé d'en haut, comme lorsqu'on est perdu après une promenade dans un pays boisé, on regarde derrière soi et l'on s'aperçoit du chemin qu'on a parcouru en sachant qu'on n'y retournera pas. On est peut-être encore perdu, mais on n'est plus au même endroit. »

*L'arrangement* dont il est là question n'est pas simplement celui avec le travail, les collègues, les amis, le partenaire dans le couple conjugal ; c'est l'arrangement avec soi-même dont découleront tous les autres, dès lors qu'il ne renonce pas à son désir : « Je savais que tout ce qui avait été possible, pour moi, à mes débuts, redevenait possible. Et la seule chose impossible, c'était de redevenir ce que j'avais été ».

Métamorphose qui est un cran d'arrêt ; pas de retour envisageable. On le voit, Eddie, qui est passé de l'isolement à la solitude, remanie les contours de son isolement grâce à une *nouvelle solitude*. Tout ce cheminement ouvert par la parole le met en cohérence avec lui-même, et le sort de l'isolement — tout cela, grâce à l'accident que l'on peut tenir pour un passage à l'acte qui le sort de ce qu'il nomme un piège (« Je crois que cet accident a été une réussite ».) Pour quoi au final ? Kazan y répond dans la dernière ligne du soi-disant roman : « Est-ce donc pour aboutir à ça que j'ai vécu tout ce drame, tout ce renoncement, pour cette vie et ces travaux quotidiens et faciles, pour cette petite aisance au jour le jour ? »

---

68Kazan E., *L'arrangement*, 1967. Il s'agit d'un roman : ça ne tombe du ciel, mais ça vient de la terre, nommément de l'expérience que Kazan a du monde du cinéma.

Car Eddie devient épicier et se met à écrire. Dans ce glissement réside un point essentiel, puisqu'il laisse choir les *la-thouses* (maison, jardin, piscine, gazon — le plus beau du quartier— notoriété, collection de femmes et de voitures, dont une Triumph, bien sûr...) au profit de quoi ? Pour *cette petite aisance*.

Le grand changement, tient en ce que ce ne sont plus les objets qui commandent mais le désir singulier. Au passage, on comprend que l'ennui ne hante plus Eddie, dont le cheminement débouche sur une forme d'enthousiasme. On en trouve l'équivalent dans le décours d'une cure. C'est sensible dans sa détermination ; et puis, dans le fait qu'il prend appui de sa solitude pour remanier son isolement.

La rencontre avec l'inexistence de l'Autre implique la surprise, pour certains, que le savoir n'a pas d'unité (il est toujours en défaut, et il ne complète pas le sujet). Pour Lacan l'inexistence de l'Autre participe à l'invention de l'unité, puis du chiffre et de la science — où l'Autre disparaît. Ce chiffre, nous en pâtissons au quotidien avec la folie évaluative, laquelle a pour effet de perpétuer l'isolement. Du chiffre est attendu la possibilité de restaurer l'image écornée du sujet ; car le rêve éternel est de faire Un. À l'amour (qui donne « le un à partir de quoi le sujet tente de rejoindre une autre jouissance »<sup>69</sup>) est dévolu le pouvoir de retrouver la part perdue résultant de la construction du sujet. Aspirer à la totalité de l'être correspond au vœu de récupérer la « jouissance interdite dans laquelle le sujet, recollé à la part perdue de lui-même, s'imagine uni à l'autre en une commune jouissance » écrit Serge André<sup>70</sup>. Lacan, en 1933, voit dans cette aspiration « ces nostalgies de l'humanité : mirage métaphysique de l'harmonie universelle, abîme mystique de la fusion affective, utopie sociale d'une tutelle totalitaire, toutes sorties de la hantise du paradis perdu d'avant la naissance et de la plus obscure aspiration à la mort ». <sup>71</sup> Du coup, être Un mène vers la mort, puisqu'il s'agirait d'un retour à l'avant de la vie. C'est la terreur de la solitude qui conduit les djihadistes à se faire prendre en photo, la kalachnikov bien droite à côté ; cela leur donne l'image d'une complétude d'eux-mêmes... au prix d'une haine de l'Humain.

Renoncer au rêve de l'Un, à la jouissance Une, et donc faire avec la solitude, maintient une certaine distance avec la pulsion de mort. Dans le cas inverse, ça donne ces formes inouïes de violences d'aujourd'hui. Si on se plaint, avec raison, de l'isolement, c'est que le discours capitaliste l'entretient (plus précisément, ce sont les objets qui commandent notre existence), pour éviter la solitude laquelle est tenue aujourd'hui pour une maladie honteuse.

Kazan développe au contraire que la solitude peut être un appui, et qu'une des conséquences (à partir de quoi le possible n'est plus impossible) tient dans ce propos conclusif : « J'étais à présent mon ami ». Cette formulation laisse entendre que la part étrangère du sujet, cette part où l'Autre n'intervient pas, la jouissance obscure, eh bien, le sujet se réconcilie avec — ce qui a pour effet de pacifier le rapport aux autres, lesquels n'apparaissent plus comme une menace.

---

69La Sagna P., *Op. cit.*

70André S., *Être un saint*, in *Devenir psychanalyste... et le rester*, Éditions Que, 2003.

71Lacan J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, in *Autres écrits*, Seuil 2001, p 36.